

question. À part cela, je ne vois rien. Je le longe prudemment et tombe sur une vieille porte en bois. La poignée tourne, grince... ça s'ouvre. Sans toucher à l'interrupteur, je me fraye un chemin en tâtonnant jusqu'à mon lit. L'oreiller sent bon la lavande et je ne résiste pas ; je me déshabille, me glisse dans les draps frais et je m'endors rapidement.

*

J'aimerais me reposer plus longtemps, mais le rai de lumière qui filtre à travers les volets m'empêche de prolonger ma nuit. À moitié assoupi, je prends conscience de l'odeur du jonc de mer flottant dans la pièce et je me rappelle doucement où je suis.

Le matelas est confortable, j'en profite encore un peu avant de m'approcher de la baignoire posée dans un coin de la chambre. J'ouvre le robinet, mouille timidement ma main et quand la température me semble bonne, je me love dans l'auge. Contre ma nuque, l'émail est glacé.

Tandis que je me laisse couler, mes yeux se posent sur les niches percées dans le mur qui me font face. Au creux des briques orangées s'alignent des bougies et des figurines en bois que l'on devine venues d'Asie. Ont-elles été négociées sur un marché cambodgien ou bien négligemment ramenées des courses, entre une paire de bas couleur chair et un paquet de farine ? Je me demande soudain ce qu'a pu être la vie de Madame Leloup.

- Tu es réveillé, Samuel ? J'entends l'eau couler.

Ma mère a ce menu défaut de n'avoir jamais pu intégrer le concept d'intimité.

- Jeanne a envie de se balader, on l'accompagne, poursuit-elle. Tu veux que l'on t'attende ?
- Jeanne ?
- Madame Leloup.
- Non, c'est gentil. Je vais prendre mon temps.
- Je l'aurais parié. Pour déjeuner, tu as tout sur la table de la cuisine.
- Merci.
- Et n'oublie pas que c'est son anniversaire.
- Mmmh.
- Allez, je te laisse. À tout à l'heure !

Un peu de solitude n'est pas pour me déplaire. Je termine ma toilette, puis me sèche longuement, avant de me décider à sortir de la chambre. Par où est la cuisine ? Mon intuition me dit d'aller à droite. À pas lents, j'emprunte un long corridor en pierre blanche, aux murs piqués de toiles impressionnistes. Van Gogh, Cézanne, Renoir, Matisse et mon beau-père ; la Provence inspire les peintres. Au bout du couloir, je traverse une arcade et débouche sur un patio baigné de lumière. Plusieurs tables de bar se répartissent autour d'un olivier planté au centre de la petite place. La glycine tombe en cascade des suspensions et le lierre court sur les murs

jusqu'aux balcons du premier étage. Plus loin, sous quelques lanternes et lampions colorés, j'aperçois une fontaine de laquelle sourd un mince filet d'eau. Après avoir monté quelques marches, je passe un portail en fer forgé pour finalement arriver dans la cuisine. Un buffet pantagruélique m'attend sur la table en verre. J'y reconnais des fraises, des figues, des abricots, du melon, des amandes, un pot de miel doré, des céréales et de belles tranches de pain brun. Je me sers une tasse de café brûlant et commence à dévorer ces agapes que j'ai pour moi seul.

La pièce paraît moderne malgré le sol d'époque ; de larges dalles en marbre blanc veinées de gris anthracite et au milieu parfois, un écusson doré. Les armoiries familiales, certainement.

Dans ma poche, mon portable vibre et interrompt ma rétrospective. La fille que j'ai rencontrée quelques jours plus tôt sur une application de rencontre vient de me répondre. Au début je la trouvais intéressante, mais plus le temps passe et plus notre conversation me semble mièvre.

- Il fait chaud ! Asseyez-vous, je vais vous servir à boire. La voix de ma mère me tire de mes pensées. Je ne les ai pas entendus revenir.

- Ah, te voilà toi ! Bien dormi ? me demande-t-elle en passant sa main dans mes cheveux. Regardez qui est là, tous les deux !

Le danseur de tango a collé une paire de mômes à ma mère. Anis et Lilian, cinq et sept ans ; aussi blonds que leur père. À

chaque occasion qui lui est donnée, elle leur fait tout un cinéma, comme si j'étais leur grand frère adoré. Malgré ses efforts, ils oscillent pour le moment entre ignorance et prudence. Lilian passe à côté de moi sans même me regarder et Anis me glisse une bise timide.

- Ah je suis heureuse, ajoute ma mère, que tu fasses enfin la connaissance de Jeanne ! Apporte-lui ce verre d'eau, tu veux ? Je vais m'occuper de tes frères.

Mes frères. Décidément je ne m'y fais pas.

Je me lave les mains et m'exécute. Si le reste de la maison est magnifique, que dire du salon ? Des plantes exotiques réchauffent les murs blancs et de lourdes poutres en bois surplombent le carrelage en mosaïque arabe. Dans son canapé, la vieille dame regarde par la baie vitrée. Elle est élégante.

- Bonjour !

À l'instant même où elle se retourne, je comprends que quelque chose ne va pas. Elle hésite, bafouille et péniblement, finit par prononcer mon nom :

- Samuel ?
- Tenez, vous devez avoir soif.

Alors que je lui tends le verre, ses yeux se mettent à rouler.

- Maman !

Ma mère accourt et se penche sur la figure inconsciente :

- Elle s'est évanouie d'un coup, dis-je, comme pour me justifier.
- C'est la chaleur, on aurait dû rentrer plus tôt.
- J'appelle les urgences ?

- Relevons ses jambes.
- Tu es sûre ?
- Aide-moi ! Tire cette chaise pour que je puisse y poser ses pieds.

Nous attendons un moment que la doyenne reprenne des couleurs. Ses bas plissent sur ses mollets rougis par les phlébites. Rapidement, ma mère commence à trépigner :

- Il y a quelque chose qui ne va pas.
- J'app...
- Oui, fais le 15.
- Qu'est-ce qu'il se passe ? demande Laurent, qui vient de rentrer de la marche.
- Madame Leloup a perdu connaissance.
- Depuis quand ?
- Trop longtemps, je préfère faire venir le SAMU.

En dix minutes, les secours sont là. Ma mère pose sa main sur le front ridé, toujours immobile

- Je l'accompagne. Je vous tiendrai au courant quand j'en saurai plus.

Je n'ai rien le temps d'ajouter que les portes de l'ambulance se referment déjà sur ses mots.

*

Dehors, l'air est effectivement brûlant. Mes habits sont trop chauds. Mon rythme cardiaque n'est pas encore retombé et je sens mes jambes fébriles. Je tire quelques profondes

inspirations, le temps de faire quelques pas jusqu'à ma voiture. Le parking du domaine est un grand carré bordé de cyprès, auquel on accède par l'allée des marronniers que j'ai empruntée dans la nuit. Au-delà de la limite des arbres, je devine des champs de lavande à perte de vue. Comme la veille, je me dirige vers le muret en pierre et ce coup-ci, je poursuis mon chemin jusqu'à l'arrière de la bâtisse. Je finis par accéder à une terrasse abritée par une tonnelle ; face à moi se découvre une vaste piscine à débordement qui donne sur l'arrière-pays. Le cadre est splendide, j'imagine sans peine les réceptions somptueuses qui ont dû se tenir ici. Au loin, derrière la roche et le sentier poussiéreux mangé par les oliviers, j'aperçois le lac qu'a évoqué ma mère. Il se tient là, magnétique. Tout à l'heure, Madame Leloup s'y rafraichissait tranquillement et la voilà à présent chahutée à l'arrière d'une estafette branlante. J'espère que tout ira bien pour elle.

Impatient de penser à autre chose, je me jette sur les chemins où se succèdent d'abord les herbes envahies de cigales, puis la caillasse bouillante et j'arrive sans m'en rendre compte sur les berges du lac. Le soleil est encore monté dans le ciel. En silence, mon ombre me suit sur le ponton en bois posé sur le plan d'eau. Je m'avance jusqu'à la barque écaillée attachée au bout de la jetée et en quelques coups de rames, je suis à bonne distance du rivage. Je retire mon sweat et m'étends de tout mon long dans l'embarcation, mon bras suspendu par-dessus bord. Mes doigts commencent à glisser sur la surface liquide et petit à petit, cette sensation me

replonge dans un sommeil léger.

*

Lorsque j'ouvre les yeux, impossible de dire combien de temps s'est écoulé. Ce que je sais simplement, c'est que ma peau chauffe dangereusement. Je regarde autour de moi ; il n'y a personne. Ni sur le lac, ni aux abords du domaine. Du moins de ce que j'en vois. Je tourne la tête et fais lentement craquer mes cervicales. C'est une habitude que j'ai prise, presque une drogue à présent. Il est temps de rentrer, sinon je vais être tout à fait cuit.

Au moment de saisir les rames, je bloque ; ma montre s'est détachée de mon poignet ! Le bracelet était déchiré, je le savais, j'aurais dû faire attention ! Je réfléchis. Il n'y a pas de courant, je n'ai pas dû dériver beaucoup. Si je plonge à pic, je devrais la trouver. Et même si c'est insensé, c'est ma seule option. Cette montre, j'y tiens. J'abandonne donc mon pantalon, mes chaussures et je plonge.

L'eau est trouble, je n'y vois presque rien. Il faudrait un miracle pour que je tombe dessus. Je descends, il fait de plus en plus froid. Le soleil me semble loin. Je continue d'avancer. À un certain stade, je ne discerne plus rien. Je me demande ce que je suis venu faire là, mais je m'entête. C'est étrange de s'observer s'acharner plus qu'on ne le devrait. Impuissant à se raisonner. À un moment tout de même, je finis par sentir un

corps lisse sur ma peau. Où est-ce que je suis ? J'essaie de me retourner, mais je n'ai pas la place ! Putain, je suis coincé dans un trou ! Non, ce n'est pas un trou... un tunnel ? Je suis cerné, désorienté, impossible de me remuer ! Manquant de lumière et d'oxygène, je commence à paniquer. Plus le choix, je dois poursuivre ! Je me débats, dépense beaucoup d'énergie pour peu d'effets. Je n'ai aucune envie de finir là, dans cette nasse vaseuse, seul et gonflé comme une éponge. Il faut que je me calme, je le sais, mais je m'agite sans aucun contrôle. J'étouffe ! Vite ! Je me cogne à nouveau, me maudis d'avoir autant insisté. Oui je l'aime cette montre, mais pas à en crever ! Non, pas autant... C'est un cadeau d'Olga. Pourquoi je pense à elle maintenant ? Je dois m'accrocher ! Et puis ça y est, je crois que... Oui ! Le boyau remonte ! La lumière revient, j'y suis presque ! Mes poumons me brûlent. Ils sont vides. Comprimés.

Ne penser à rien, avancer.

Avancer encore.

Avance !

- Raaaaah !

Je cherche la barque pour me jeter dedans, mais elle n'est plus là. Elle ne devrait pas être si loin, je ne comprends pas. Tant pis, pas le temps de réfléchir ! Je distingue le domaine face à moi et m'élance dans un crawl désespéré. Je donne tout ce qu'il me reste pour arriver à la plage. De rage, de

trouille, je me mets à gueuler :

- Laurent !

Aucun effet, sinon que de me faire avaler une lampée d'eau crasseuse. L'effort me semble interminable. Je mouline du mieux que je peux et enfin, je finis par m'échouer sur la berge. Difficile de respirer. Je me retourne sur le dos avec l'impression d'avoir une poignée de sable dans les yeux.

...

Pourquoi ne suis-je pas remonté plus tôt ? Ce n'est pas la première fois que je m'obstine au point de me mettre en danger. Et ça se reproduira encore, je le sais. Je n'aime pas renoncer. Les colères qui dégénèrent commencent comme ça. Comme la rencontre de deux masses propulsées par la force de leur inertie débile. Je continue de panteler un instant, à demi-barbotant dans la glaise et quand je m'en sens à peu près capable, j'entreprends de me relever.

Je fais le point. J'ai encore des vertiges, mais dans l'ensemble, ça va. Habillons nous et rentrons au domaine.

Je me retourne vers le lac ; l'embarcation a disparu pour de bon. Mais au bout du ponton... la barque est là, bien amarrée ! Je m'approche du bateau et glisse un œil à l'intérieur... mes affaires n'y sont plus.

*

Le trajet du retour est moins confortable ; les cailloux

percent la peau molle de mes pieds nus. La chaleur est retombée. Si seulement la promenade avait attendu un peu, Madame Leloup serait en train de choisir sa tenue d'anniversaire à l'heure qu'il est et moi je me serais économisé cet épisode. Je presse le pas, j'ai envie de savoir comment elle va. Et puis j'ai besoin de lui parler. Il me faut des réponses. Est-ce qu'elle connaît bien ce lac ? Un accident s'y est-il déjà produit ? Je dois donner du sens à ce qu'il vient de m'arriver, une sensation bizarre me parcourt ; l'idée quelque peu abstraite que ce que je viens de vivre me dépasse. Je remonte rapidement le sentier et j'arrive sur le côté de la maison. En accédant directement à ma chambre, ça m'évitera de me montrer dans cette tenue. Je m'approche en tapinois pour rentrer, mais la petite porte en bois est fermée. Mince ! Il me reste l'entrée. Avec un peu de chance, je ne croiserai personne. Prudemment, j'avance vers l'avant de la bâtisse. Le parking s'est bien rempli depuis que je suis parti. Uniquement des voitures d'époque ; les jantes chromées s'alignent, je repère même une Rolls tout droit sortie du manoir de Gatsby. Les invités sont en avance et passer incognito va être une vraie galère. Je n'ai pas le temps de le penser, qu'un bonhomme immense se dirige vers moi. Un visage rubicond pointe de son costume impeccable.

- Bonjour, je suis Samuel, je...

De l'intérieur, une voix douce interrompt sa course :

- Qu'est-ce qu'il se passe Antoine ?

L'homme me montre du doigt et je me mets à balbutier :

- Je ne comprends pas. J'étais en train de me baigner...

En levant le nez à l'étage, je découvre le visage de la fille qui vient de sortir sur le palier. Elle a la peau très blanche et porte de longs cheveux noirs :

- Et vous vous serez fait voler vos habits. Cela arrive souvent, les enfants du coin profitent du passage des voyageurs. Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ?
- Non, enfin je...

En regardant la villa, tout me paraît d'abord normal. Les bâtiments, la tour au centre avec sa grande porte et le clocher qui la surmonte. Mais en détaillant la façade, je ne retrouve plus les baies vitrées. À l'étage, les fenêtres style usine ont disparu et la pierre des murs est devenue plus claire.

- D'où venez-vous ? ajoute la jeune femme.
- De Paris. Enfin pardon, mais... qui êtes-vous ?
- Je m'appelle Jeanne.

Insensé.

- Jeanne ?
- Jeanne Leloup. Et vous ?

Ça expliquerait les voitures. La maison. La barque.

- Samuel, dis-je dans un état de confusion sincère.
- Eh bien Samuel, je vais vous donner de quoi vous habiller, me lance Jeanne en remontant.

Antoine, qui me semble être le majordome, me regarde d'un œil mauvais. Il n'a pas prononcé une seule parole. Heureusement, je n'ai pas à attendre trop longtemps, mon hôtesse reparait déjà :

- Au cas où vous ne l'auriez pas compris, Antoine ne parle pas.
- Pourquoi ?
- Un pacte secret. Demain ce sera mon tour.

Pas plus surprenant que le reste.

- Antoine est muet, reprend-elle. Tenez, ces habits sont à mon père, ça ne lui manquera pas.
- Votre père est là ?
- Vous le connaissez ?

Un vertige me saisit à nouveau.

- J'en ai entendu parler.

J'hallucine. Ou alors... ou alors c'est un rêve lucide ! Mais oui, c'est ça ! Ça m'arrive de temps à autres depuis que je suis gosse. Lorsque l'on prend conscience qu'on est en train de dormir, on devient comme éveillé dans son propre rêve et parfois... parfois il devient possible de tordre les lignes du songe. De se projeter dans des mers brûlantes, en compagnie de pirates et de corsaires enragés. De dévaler les pentes des pyramides ensablées ou les marches d'un palais flottant. Ce que l'on veut, l'imaginaire pour seules limites. Pour le rêve, rien n'est trop petit, et rien n'est trop grand¹.

Lorsque je suis rhabillé, Jeanne me demande :

- Et à part chez nous, vous habitez où ?

Un rire gêné m'échappe.

Je dois sortir. Je vous raccompagne ?

La faille au fond du lac m'attire encore. Je veux la retraverser

¹ *Le symbolisme du rêve*, Ania Teillard

pour voir ce que ça donne, mais j'ai besoin d'équipements pour trouver l'entrée du tunnel.

- Vous pouvez me déposer au port ?

Elle sourit. Ai-je dit une ânerie ?

- Vous êtes marin ?
- Non.

Je n'en dis pas plus.

- Ça vous convient si je vous laisse à Villefranche ?
- Très bien.
- Alors en route, suivez-moi !

Jeanne porte une robe à manches courtes, bleue marine à pois blanc. Nous entrons dans son auto, une Corvette couleur crème, puis elle démarre en trombe. Dans le rétroviseur, j'aperçois le majordome râler en s'approchant de la balafre laissée dans les graviers.

- Musique ! lâche Jeanne en allumant l'autoradio.

*Every night I hope and pray
A dream lover will come my way
A girl to hold in my arms
[...]
I want a dream lover
So I don't have to dream alone ²*

*

Sur le bord de la route, mer et montagne se succèdent. Nous

² Paroles de la chanson *Dream Lover*, Bobby Darin

roulons à toute vitesse et je prie pour que nous n'ayons pas d'accident. Les gens que nous croisons sont tous tirés à quatre épingles, sortis d'une autre époque. J'aimerais vraiment savoir en quelle année nous sommes, mais je ne peux pas poser la question de but en blanc. Jouons le jeu encore un moment.

- Alors, puisque vous ne voulez pas me dire ce que vous faites par ici, qu'est ce que vous fabriquez à Paname ? me questionne Jeanne.

Cette fois, je suis bien obligé de répondre :

- Un travail de bureau.
- C'est vague !
- Rien de bien intéressant.
- Si ça n'est pas intéressant, pourquoi continuez-vous ?
- Je me pose la même question.
- Que feriez-vous si vous n'aviez plus ce poste ?
- Aucune idée.

Je change de sujet :

- Et vous, comment vous occupez-vous ? Vous avez de quoi faire avec le domaine, j'imagine ?
- J'étudie à l'institut de Psychologie, je viens d'être diplômée. Nous aurions pu nous croiser sur Paris.
- J'en doute. Vous allez ouvrir votre cabinet ?
- Je veux d'abord poursuivre ma formation aux Etats-Unis.
- Vous avez une spécialité ?
- Carl Jung, vous connaissez ?
- Pas vraiment.

- Pas vraiment ? creuse Jeanne.
- Simplement de nom. Je suis tombé sur ses livres plusieurs fois, mais je n'ai pas poussé plus loin.
- Vous êtes sûr que vous ne confondez pas ? Ses traductions sont franchement difficiles à trouver.
- Peut-être, dis-je pour me rattraper. Je peux me tromper.
- Remarquez, c'est bien que ses travaux restent discrets. La psychologie a déjà mauvaise réputation et mes amis s'inquiètent suffisamment pour moi. Je n'ose même pas imaginer ce qu'ils penseraient s'ils le lisaient.
- Et quand partez-vous ?
- J'aimerais d'abord faire une pause. Voyager.
- Où ça ?
- Vous savez que vous êtes drôlement curieux ?

Je n'arrive pas à savoir si elle blague ou pas.

- Voilà le port, nous sommes arrivés, annonce Jeanne.

Il ne me reste plus qu'à débusquer la bonne adresse. Mais j'y pense ; je n'ai rien sur moi.

- Je suis désolé de vous demander ça, ça me gêne terriblement...
- De quoi avez-vous besoin ? s'enquiert ma chauffeuse.
- Mon portefeuille était dans mon pantalon et...
- Et en plus, vous me dévalisez.
- C'est une histoire de quelques jours, je vous les rendrai bien sûr !
- Voilà, dit-elle après avoir tiré quelques billets de son sac à main. Vous aurez de quoi faire avec ça.

- Merci pour tout.

Je referme la portière et m'avance vers les commerces du port.
Si quelqu'un peut m'indiquer...

- Samuel !

Jeanne lève le bras dans ma direction :

- Si vous n'avez rien de prévu ce soir, je fête mon anniversaire au domaine.

Là c'est sûr, c'est bien elle.

- Je viendrai.
- Parfait ! Alors à tout à l'heure !

Note pour moi-même : trouver un masque, une lampe ET un costume. Je n'ai pas besoin de chercher longtemps ; sous un auvent rouge je lis : *Aux alizées, articles de plongée*. En poussant la porte, un carillon se fait entendre. Derrière son comptoir, le gérant de la boutique apparaît. Il a des lunettes décolorées et une barbiche clairsemée.

- Bonjour, je peux vous renseigner ?
- J'ai besoin d'un masque de plongée et d'une lampe-torche.
- Pour le masque, je ne fais que le Squalo, c'est très bien, m'annonce l'homme en attrapant un masque mono verre accroché dans son dos. Et pour la lampe, j'aurai une Siebe-Gorman ou la Galeazzi.
- Donnez-moi la moins chère des deux. Et puis je prendrai aussi ce sac s'il vous plaît.
- Le Beuchot ?
- Oui.

- Il vous faudra autre chose ?

Je jette un œil autour de moi, à la recherche d'un indice sur l'époque à laquelle je me trouve. Au vu de la cure de jouvence de Jeanne, j'en ai une vague idée, mais je veux le voir écrit.

- Vous avez le journal ?
- Derrière vous.

À mesure que je m'approche, le sentiment d'étrangeté s'épaissit. Je peine à y croire :

Le Monde, 11 juin 1960 :

*LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DU CHILI
REÇU PAR M. COUVE DE MURVILLE.*

- Ce sera tout, dis-je, blême.

J'ai juste assez pour régler la note. Il ne me reste plus rien pour m'habiller ce soir. De toute façon, je vais refaire le passage en sens inverse et je pourrai récupérer mon costume dans ma chambre. J'espère. J'espère que ça va fonctionner.

*

Il ne m'a pas fallu attendre longtemps pour qu'une voiture s'arrête :

- Vous allez où ? me lance-t-on.
- Au domaine Leloup.
- La Malparée ? Montez !

C'est une Peugeot 203 emménagée en camionnette. Elle me